

La transition des agriculteurs conventionnels vers le bio : une dynamique cognitive et émotionnelle

Denise Van Dam, Jean Nizet, Marcus Dejardin

DANS **LES CAHIERS INTERNATIONAUX DE PSYCHOLOGIE SOCIALE** 2010/1 Numéro 85 , PAGES 159 À 181
ÉDITIONS **PRESSES UNIVERSITAIRES DE LIÈGE**

ISSN 0777-0707

DOI 10.3917/cips.085.0159

Date de mise en ligne : 28/02/2012

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-les-cahiers-internationaux-de-psychologie-sociale-2010-1-page-159?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Presses universitaires de Liège.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

“ La transition des agriculteurs conventionnels vers le bio : une dynamique cognitive et émotionnelle ”

Social changes, values, and the mediation effect of relative deprivation : The situation in Russia

Denise VAN DAM*, Jean NIZET**
et Marcus DEJARDIN**

* *Facultés Universitaires Notre-Dame de la Paix (FUNDP), Namur, Belgique*

** *Université catholique de Louvain (UCL), Louvain-La-Neuve, Belgique*

S'attachant aux agriculteurs biologiques, l'article cherche à comprendre comment s'est opérée, chez les intéressés, la transition du conventionnel vers le bio. Deux approches théoriques sont mobilisées : celle de la dissonance cognitive et celle des émotions. On montre comment cognitions et émotions évoluent conjointement lors des trois étapes de la transition. La première étape, celle du désinvestissement par rapport à l'agriculture conventionnelle, est marquée par une forte dissonance cognitive et par la présence d'« émotions d'éloignement ». La deuxième, celle de l'investissement dans le bio, voit l'agriculteur osciller entre plusieurs stratégies de réduction de la dissonance et ressentir des « émotions d'approche ». Lors de la troisième étape, la dissonance est désormais plus faible et des « affects » ont pris la place des émotions.

Agriculteur bio, émotion, dissonance cognitive, affect.

Focusing on organic farmers, the paper seeks to understand the transition from conventional to organic farming. Two theoretical approaches are mobilized: cognitive dissonance and emotions. We show how cognitions and emotions evolve together during the three stages of transition. The first stage, corresponding to divestment from conventional agriculture, is characterized by a strong cognitive dissonance and the presence of "distancing emotions". The second stage, investment in organic farming, sees the farmer oscillating between several strategies to reduce the dissonance, and feeling "approaching emotions". During the third stage, dissonance is weaker and "affects" have taken the place of emotions.

Organic farmer, emotion, cognitive dissonance, affect.

La correspondance pour cet article doit être adressée à Denise Van Dam, Faculté des sciences économiques, sociales et de gestion, Rempart de la Vierge 8, 5000 Namur, Belgique. Courriel : <denise.vandam@fundp.acr>.

Denise Van Dam : coordination de la recherche empirique ; collecte (avec les autres auteurs) de l'entière de l'information ; participation aux réunions d'élaboration de la problématique ; multiples rédactions intermédiaires ; Jean Nizet : collecte (avec les autres auteurs) d'une partie de l'information ; participation aux réunions d'élaboration de la problématique et rapports de ces réunions ; rédaction finale et mise en conformité avec les consignes données aux auteurs ; Marcus Dejardin : collecte (avec les autres auteurs) d'une partie de l'information ; participation aux discussions d'élaboration de la problématique.

Cette contribution fait partie d'une recherche multidisciplinaire, menée par les auteurs depuis plusieurs années, portant sur des agriculteurs biologiques de cinq régions de France et de Belgique.

Dès les premiers contacts avec nos interviewés, nous étions fortement impressionnés par la teneur émotionnelle de leurs propos. Nombreux sont ceux qui nous relataient, par exemple, la peur qu'ils ressentaient lorsque, travaillant encore en conventionnel, ils étaient amenés à utiliser des produits toxiques pour la santé et l'environnement. Ce vécu émotionnel allait de pair avec des perceptions contradictoires : d'une part, « j'exerce le métier d'agriculteur conventionnel » et d'autre part, « cette agriculture est nocive ». D'où le projet d'écrire cette contribution, qui cherche à éclairer ces deux phénomènes – vécu émotionnel et rapports contradictoires entre perceptions – chez les agriculteurs en transition du conventionnel vers le bio.

Cet article se structure en quatre parties. Dans la première, nous présentons la méthode de recherche ainsi que les théories mobilisées : théorie de la dissonance cognitive et théorie des émotions. Pour la suite de l'article, nous adoptons un découpage chronologique : nous examinons les rapports entre cognitions et émotions dans les trois étapes qui caractérisent la transition vers le bio : respectivement l'étape de désinvestissement par rapport à l'agriculture conventionnelle (deuxième partie), l'étape d'investissement dans le bio (troisième partie) et l'étape d'installation dans la nouvelle activité (quatrième partie). En conclusion, nous évaluons les apports respectifs des deux théories.

1. Cadre méthodologique et théorique

1.1. La méthode de recherche

Notre recherche étant de type exploratoire, nous avons adopté une démarche qualitative, aussi bien au niveau de la collecte qu'au niveau du traitement des données. Nous avons sélectionné cinq régions de Belgique et de France – Wallonie, Flandre, Nord-Pas-de-Calais, Picardie et Alsace – qui présentent chacune des particularités au sein du monde de l'agriculture biologique, tout en appartenant à cette partie de l'Europe du Nord où l'agriculture bio ne représente qu'une faible partie de l'ensemble de l'activité agricole (Van Dam, Nizet, Dejardin et Streith, 2009, pp. 13-22). Nous avons sélectionné les agriculteurs bio selon plusieurs critères : type d'exploitation (élevage, maraîchage, viticulture, arboriculture), ancienneté dans le bio (pionniers, agriculteurs récemment convertis), âge de l'agriculteur, superficie de l'exploitation, ainsi que localisation dans la région concernée (répartition sur le territoire). L'ensemble de l'échantillon comprend 47 personnes, dont 24 ont été retenus pour cet article. Il s'agit de personnes qui ont d'abord exercé le métier d'agriculteur conventionnel avant de se convertir en bio. Les autres étaient des agriculteurs qui, dès le début de leur activité professionnelle, se sont installés comme agriculteurs bio, ou qui ont fait un détour par d'autres métiers avant de s'installer en bio.

Toutes les interviews ont été menées par les auteurs de l'article, par équipe de deux (à l'exception des interviews en Flandre et en Wallonie, menées par un seul auteur). Les interviews étaient de type semi-directif et duraient en moyenne 1h15.

Elles étaient suivies, dans de nombreux cas, par une visite de l'exploitation. Les questions portaient sur différents thèmes : la trajectoire de la personne et de sa famille, les circonstances de la transition vers le bio, le fonctionnement de l'exploitation en ce qui concerne tant la production que la vente des produits, etc. Le double thème des émotions et des cognitions ne faisait pas partie, comme tel, de nos préoccupations de recherche lors de la conduite des entretiens ; c'est ultérieurement que son importance nous est apparue et que nous avons décidé d'y consacrer cet article.

Les interviews ont été analysées collectivement par les trois chercheurs. Adoptant une démarche inductive, nous avons relu ensemble les matériaux pour nous y immerger et en faire ressortir les grands thèmes. Ensuite, en fonction des compétences de chacun (l'équipe est composée d'un sociologue, d'un économiste et d'une psychologue) des théories jugées pertinentes ont été mobilisées. Pour chacun des thèmes retenus, le chercheur/expert a mené la première phase du travail d'interprétation pour ensuite la confronter aux avis de ses deux collègues et, sur base de ceux-ci, reprendre et finaliser la rédaction¹.

1.2. Les théories

Le double phénomène auquel nous avons été confrontés lors des entretiens – importance du vécu émotionnel et contradictions au niveau des perceptions – nous a conduits à nous référer, dans nos analyses, à deux courants théoriques : la théorie des émotions et celle de la dissonance cognitive.

Commençons par la théorie de la dissonance cognitive. Elle s'intéresse aux relations qui s'établissent entre les cognitions. Elles peuvent être de trois types : la dissonance (je fume et je sais que fumer tue), la consonance (je fume et j'aime fumer) et la neutralité (je fume et il fait beau). Festinger (1957), le fondateur de ce qui est aujourd'hui un courant théorique, s'intéresse plus particulièrement au premier type de relations. Toute relation de dissonance entre des cognitions amène les personnes à éprouver un état de tension ou d'inconfort psychologique. Cette tension va motiver l'individu à entreprendre un travail cognitif afin de restaurer la consonance. Ainsi, la dissonance revêt un caractère motivationnel (Vaidis et Halimi-Falkowicz, 2007 ; Harmon-Jones, 2002 ; Cooper, 2002 ; Beauvois, 1999). Tout comme la faim ou la soif motive l'individu à manger ou à boire, l'état de dissonance serait lui-même motivant : il amènerait l'individu à réduire son inconfort psychologique.

Vaidis et Halimini-Falkowicz (2007, p. 9) résument ainsi la théorie : « (...) lorsque les circonstances amènent une personne à agir en désaccord avec ses croyances, cette personne éprouvera un état de tension inconfortable appelé dissonance, qui, par la suite, tendra à être réduit, par exemple par une modification de ses croyances dans le sens de l'acte ».

Le noyau dur de la théorie de la dissonance cognitive est bien la cognition, définie comme « (...) ce que la personne connaît de lui-même, de son comportement et de son environnement. Ces éléments sont alors des « connaissances » (...). Certains de

ces éléments représentent des connaissances concernant soi-même : ce que l'on fait, ce que l'on ressent, ce que l'on veut ou désire, ce que l'on est. D'autres éléments de connaissances concernent le monde dans lequel on vit : où se trouve quoi, ce qui amène à quoi, ce qui est satisfaisant ou douloureux, ce qui n'a pas de conséquences ou ce qui est important, etc. » (traduit par nous) (Festinger, 1957, p. 9)

La théorie de la dissonance cognitive prédit donc que les individus ajusteront généralement leurs opinions, croyances et idéologies au comportement qu'ils viennent de poser. Selon Aronson (1972), cité par Vaidis et Halimi-Falkowicz (p. 11), « si habituellement, nous nous attendons à ce que l'Homme soit un être rationnel qui agit sur la base de ses convictions, ici le lien est inversé : l'Homme justifie après coup son comportement en ajustant ses convictions à ce comportement, en 'animal rationalisant'. »

Cette stratégie de « rationalisation cognitive » (« si je ne meurs pas du tabac, je mourrai d'autre chose ») est la moins coûteuse pour l'individu, dans la mesure où elle lui permet de conserver le comportement (le fait de fumer), plus difficile à changer. En effet, selon Festinger, l'attitude des individus est moins résistante au changement que tout autre élément relié à la réalité physique (Vaidis et Halimi-Falkowicz, 2007, p. 14). Cette stratégie n'est toutefois pas la seule manière, pour l'individu, de sortir de l'état de tension. Une autre stratégie est possible : la « rationalisation comportementale ». Ici, l'individu réduit la tension en changeant son comportement (il arrête de fumer). Nous verrons plus bas que cette distinction est particulièrement pertinente pour comprendre la transition de nos interviewés du conventionnel vers le bio.

Passons à la théorie des émotions. Nous utilisons cette appellation pour désigner une série de travaux, récents pour la plupart (Rimé, 2005 ; Damasio, 1994 ; Herbach et Mignonac, 2005 ; Luminet, 2008), qui réhabilitent le rôle des émotions dans les conduites humaines. Depuis trop longtemps, selon ces auteurs, les émotions étaient considérées sous l'angle de l'irrationnel, de l'anormal, de ce qui perturbe. La publication de l'ouvrage *L'erreur de Descartes* (Damasio, 1994) a joué un rôle important dans la prise en considération des émotions comme composante indispensable de la capacité des individus à prendre des décisions, à évaluer des événements et à entreprendre des actions.

Comment les auteurs définissent-ils le concept d'émotion ? Nous insisterons sur quatre points. D'abord, nous différencierons les émotions d'autres états affectifs. Ensuite, du point de vue de son inscription dans le temps, nous montrerons que le concept peut caractériser un moment relativement bref, mais aussi une période temporelle plus longue. En troisième lieu, nous soulignerons que les émotions peuvent prendre plusieurs orientations : tantôt ce qu'on appellera l'« approche », tantôt l'« éloignement ». Enfin, nous montrerons que les émotions génèrent une activité cognitive.

Selon Rimé, l'émotion occupe une place toute particulière dans l'ensemble des manifestations généralement identifiées comme « états affectifs », tels que les hu-

meurs, les tempéraments, les préférences et les affects. Les émotions constituent en fait les manifestations les plus saillantes et les plus spectaculaires, les autres états affectifs étant moins intenses, moins différenciés et plus diffus. Ces derniers forment une sorte de toile de fond sur laquelle les émotions apparaissent. La marque distinctive de l'émotion se situe donc bien dans la rupture de continuité qui marque l'interaction individu-milieu (Rimé, 1995, p. 52). Cette distinction rencontre celle de Legrand (1993) entre événement biographique et tendance longue dans l'histoire de vie d'une personne.

Selon Frijda, Van Goozen, Mesquita et Sonnemans (1991), cités par Rimé (p. 55), le caractère de rupture et la brièveté d'installation de l'émotion n'excluent pas de parler d' « épisode émotionnel », cette expression désignant un processus psychologique qui peut s'étendre sur une certaine période. Nous montrerons effectivement que, chez les agriculteurs interrogés, le vécu émotionnel de référence dans la décision de conversion couvre un ensemble d'événements qui s'est produit durant une période de temps variant de quelques semaines à quelques mois. C'est bien la construction, par l'agriculteur, d'un ensemble d'événements biographiques auxquels il se réfère comme une unité décisive dans le processus de conversion, qui nous intéresse ici.

Si l'on met le concept d'émotion en rapport avec celui de dissonance cognitive présenté plus haut, on est amené à distinguer deux types d'émotions : les émotions d'éloignement à l'égard de l'objet que l'on craint et les émotions d'approche à l'égard de l'objet que l'on envie. L'orientation, « agréable » ou « désagréable », sous-tend ainsi la riche palette des expressions des émotions (Rimé, 1995, p. 53). Certains objets ou événements provoquent de la joie, de l'excitation, de la curiosité, du plaisir, de la fierté, tandis que d'autres provoquent de la colère, de la peur, de la honte, de la tristesse, du dégoût. Cette valence va déterminer l'orientation de l'action. Carver et Scheier (1999) distinguent ainsi d'une part, le vecteur d'approche, poussant l'individu vers l'objet ou l'événement en question, considéré comme un « but » et d'autre part, le vecteur d'éloignement, repoussant l'individu de l'objet ou de l'événement considéré comme un « anti-but ». C'est ce que nous montrons pour les agriculteurs en transition vers le bio : ils développent des émotions de rejet à l'égard de l'agriculture conventionnelle, tout comme ils manifestent des émotions d'approche vers l'agriculture biologique. Cela reflète aussi un certain cheminement chronologique chez la plupart des agriculteurs en transition, bien que les deux périodes se chevauchent et s'entretiennent mutuellement.

Pour la clarté du propos, nous traiterons séparément ces deux types d'émotions (voir respectivement les parties 2 et 3 de l'article).

Que les émotions soient négatives ou positives, ordinaires ou extraordinaires, elles génèrent une activité cognitive, elles ouvrent sur la production de sens (Rimé, 1995). S'inspirant de Weick (1995) et de Dewey (1938), Rimé estime en effet que le changement des attentes, l'interruption des activités ou la rencontre de difficultés génère chez l'individu un processus émotionnel qui le plonge dans un état de doute. Cet état d'incertitude génère à son tour un inconfort psychologique, qui

stimule la quête de certitude. C'est ainsi que se crée une demande implicite de traitement cognitif.

Au terme de l'exposé des hypothèses de base des deux théories – d'autres développements seront présentés en cours d'analyse – il apparaît qu'elles se rejoignent sur plusieurs points importants.

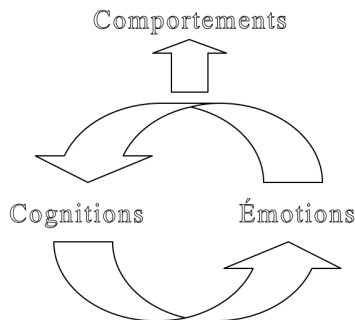
Une première convergence réside dans le fait qu'elles s'intéressent l'une et l'autre aux cognitions et aux émotions. Les émotions ne sont en effet pas absentes de la théorie de la dissonance cognitive (en particulier, on peut retrouver une composante émotionnelle dans la notion d'inconfort psychologique résultant de la dissonance cognitive), pas plus que l'activité cognitive n'est absente de la théorie des émotions, comme on vient de le souligner.

Deuxième convergence : les deux théories établissent un rapport dynamique entre cognitions et émotions. Ainsi, pour la première théorie, la dissonance cognitive produit un inconfort émotionnel qui conduit le sujet à restaurer la consonance. Et pour la seconde théorie, le vécu émotionnel négatif produit un travail cognitif qui aura, comme effet en retour, un changement des émotions.

Troisième convergence : ce rapport dynamique entre cognitions et émotions peut aussi produire des effets sur les comportements – un point qui a toute son importance pour notre recherche où il s'agit de rendre compte de changements majeurs dans les comportements professionnels des sujets. En effet, dans le cadre de la théorie de la dissonance cognitive, la transformation des comportements apparaît comme une des stratégies – même si elle n'est pas la plus évidente – pour dépasser la tension cognitive et l'inconfort psychologique qui l'accompagne. Et dans le cadre de la théorie des émotions, les émotions d'éloignement amènent le sujet à désinvestir de l'ancien objet, tout comme les émotions d'approche le conduisent à investir dans le nouvel objet.

Ces convergences peuvent être représentées par le schéma ci-dessous.

Schéma 1 : Les convergences entre les théories : rapports entre cognitions, émotions et comportements



Nous ne nous attarderons pas ici sur les divergences – également bien réelles – entre les deux théories. Nous réservons ce point pour les conclusions de l'article, lorsqu'il s'agira d'évaluer en quoi chacune d'elles éclaire notre objet de recherche.

Passons à présent aux analyses. Elles se structurent en trois parties, qui suivent les diverses étapes de la transition des agriculteurs du conventionnel vers le biologique. La première étape est celle du désinvestissement des sujets par rapport à l'agriculture conventionnelle. La dissonance cognitive y est maximale et les sujets expérimentent ce qu'on a appelé plus haut les émotions d'éloignement. La seconde étape est celle de l'investissement dans le bio. Il est question ici des stratégies (de rationalisation cognitive ou comportementale) mises en place pour réduire la dissonance cognitive ; on voit aussi que les émotions d'éloignement laissent la place à des émotions d'approche. Enfin, la troisième étape est celle de l'installation dans la nouvelle activité. La dissonance cognitive est à présent réduite, et les affects ont pris la place des émotions.

Rappelons que, si ce découpage théorique est censé refléter les étapes de la transition du conventionnel vers le bio, ces étapes se chevauchent, s'imbriquent largement dans les faits. Assurément, la transition vers le bio n'est pas un phénomène linéaire et continu ; il est fait de temporisations, voire de régressions ; il est parsemé de doutes et d'ambivalences.

2. L'éloignement de l'agriculture conventionnelle

Au cours de cette première étape, les sujets interviewés font plusieurs expériences négatives (intoxication par des produits phytosanitaires, découverte de la disparition de la faune ou de la flore ou de la pollution de la nappe phréatique, etc.), qui installent chez eux cet état de dissonance entre les deux cognitions : « j'exerce le métier d'agriculteur » et « ce métier est nocif (pour la santé, l'environnement, etc.) » La première cognition reste généralement implicite. La seconde est explicitée par exemple par ce viticulteur alsacien : « Celui qui consomme le plus de produits chimiques, c'est bien le vigneron parce que c'est lui qui est dans les vignes toute la journée. Aujourd'hui, il y a une telle quantité de cancers dans le monde de l'agriculture qu'on n'explique pas. » Un autre viticulteur nous parle de l'impression qu'il avait, chaque année « de faire une bêtise (...) en allant désherber ».

C'est à ce moment également que les sujets expérimentent ce que nous avons appelé plus haut les émotions d'éloignement. L'essentiel de notre analyse, pour cette première étape, consistera à faire le relevé de ce premier type d'émotions, en nous inspirant de typologies présentées par divers auteurs (Frijda, 1986 ; Lazarus, 1991), qui sont reprises par Garcia-Prieto, Tran et Wranik (2005, p.195-222). La peur et l'anxiété, la colère, la honte et la culpabilité sont les émotions d'éloignement que nous avons rencontrées le plus fréquemment chez les agriculteurs interrogés.

2.1. La peur et l'anxiété

Les auteurs associent généralement la peur à un danger concret, tandis que l'anxiété est liée à une menace plutôt diffuse et incertaine. Dans les deux cas, l'individu

ressent une perte de contrôle sur les événements. Chez la plupart des agriculteurs concernés par ces types d'émotions, la peur et l'anxiété sont fortement liées. Ainsi, nous utilisons pour la facilité de la lecture le seul terme de peur.

Plus des trois quarts des agriculteurs évoquent la peur, que celle-ci soit ressentie par eux-mêmes, par un de leurs proches, ou qu'elle concerne la société dans son ensemble. Les objets de la peur sont essentiellement les pesticides et le système énergétique. La peur des pesticides prend naissance, la plupart du temps, dans une confrontation personnelle avec des problèmes de santé liés à l'utilisation de ces produits. Pour certains, il s'agit de problèmes cutanés, pour d'autres des problèmes respiratoires, ou des problèmes de foie, pour un autre encore c'est un problème de paralysie du menton. Tous n'attribuent pas immédiatement la cause de ces problèmes aux produits chimiques ; pour plusieurs interviewés, la prise de conscience se produit avec un certain retard.

La plupart du temps, la peur pour soi est étendue à toute la profession, comme chez ce viticulteur cité plus haut, qui observe la « quantité de cancers dans le monde de l'agriculture ». La peur peut aussi s'étendre à la société dans son ensemble, comme c'est le cas de cet agriculteur picard : « Il faut prendre conscience qu'on est arrivé à un point où ça devient dangereux pour tout le monde. »

Quant à l'accès à l'énergie, la peur d'un désordre ou d'une catastrophe est également avancée par plusieurs interviewés. Un agriculteur picard, par exemple, évoque le risque d'un gigantesque problème d'approvisionnement en électricité, crainte qui le stimule dans sa recherche d'une plus grande autonomie énergétique pour son exploitation agricole : « Un jour, s'il fait très froid, tout le monde va mettre son radiateur au même moment et tout va sauter. Tout le monde va se trouver dans le noir avec le frigo arrêté, la plaque de cuisson qui ne marche plus, c'est le bug. »

2.2. La colère

La colère apparaît lorsque qu'on ressent une offense, une injustice. La majorité des entretiens est parsemée d'expressions de colère, telles que « furieux, « inacceptable », « inadmissible », « honteux ». Cette colère porte, comme dans le cas de la peur, sur l'utilisation des produits chimiques : « je n'accepte pas qu'on puisse empoisonner les gens et trahir une harmonie complète avec la nature » (fruiticulteur du Nord-Pas-de-Calais). Un agriculteur picard nous parle de sa colère suite à la constatation de la mort d'oiseaux et d'un sanglier à cause d'un pesticide : « Ce que j'ai découvert du coup, c'est qu'on nous met entre les mains, nous, agriculteurs, des substances d'une dangerosité inqualifiable. » Ensuite, il a fait l'expérience personnelle de problèmes cutanés et d'une paralysie du menton, également suite au contact avec des pesticides. Ici, les sentiments de colère se sont amplifiés en raison du déni du problème par le représentant de l'entreprise productrice de ces pesticides : « Il nous a dit purement et simplement : 'ce que vous avez, c'est tout simplement des sensations faciales subjectives'. Alors là, ça a bloqué. Là, j'étais furieux. »

La méthode de production et d'élevage intensif résultant en crises sanitaires et la destruction des cheptels provoque également un sentiment de colère : « On brûle les bêtes. A quoi ça sert d'élever trois fois plus de bêtes et devoir les brûler. Ce qu'on fait maintenant, est en dépit de tout bon sens. On fait tourner les gens en bourrique » (agricultrice wallonne). D'autres crient au scandale au regard de la non prise en compte des effets d'externalité dans le calcul des coûts de production des produits alimentaires. D'autres encore sont indignés par l'attitude d'assisté et de victime qu'affichent les agriculteurs conventionnels, comme cet héritier wallon d'une grande propriété agricole qu'il vient de convertir en bio : « L'agriculteur est devenu une espèce de prolétaire, c'est un nouveau prolétaire ; il n'a plus l'initiative économique. » Enfin, certains, tel cet agriculteur de Picardie, s'insurgent contre des pratiques douteuses en matière d'accès à la terre : « J'estime que c'est un système mafieux. Vous ne pouvez pas trouver un hectare de terre parce que tout est joué bien en occulte, sous la table. »

Les destinataires de la colère et de l'indignation sont aussi bien l'industrie phytosanitaire, les syndicats agricoles, « le système », ou encore l'agriculteur individuel. Dans un autre article, nous analysons le rapport que les agriculteurs bios entretiennent avec leurs « adversaires »².

2.3. La honte et la culpabilité

On éprouve de la honte lorsqu'on se sent humilié et incapable à ses propres yeux et aux yeux d'autrui. On éprouve de la culpabilité lorsqu'on a effectivement produit des actes répréhensibles. Comme ce fut le cas pour la peur et l'anxiété, ces deux émotions sont tellement liées chez nos interviewés concernés que nous utiliserons le seul terme de honte, pour la facilité de la lecture.

Une minorité d'interviewés (7) dit explicitement avoir souffert d'un sentiment de honte, comme ce viticulteur cité plus haut qui parle de la « bêtise » qu'il faisait chaque année en désherbant sa vigne. Chez certains, la honte ne porte pas tant sur leurs propres pratiques que sur les pratiques de leur ancien groupe d'appartenance. Ainsi, une agricultrice picarde observe que des agriculteurs conventionnels refusent de se faire photographier par des journalistes lorsqu'ils traitent leurs champs avec des produits chimiques ; elle attribue cette réaction à leur sentiment de culpabilité : « Ils ont un fond de culpabilité, je pense. Ils savent qu'ils font des cochonneries. » Un agriculteur picard raconte un événement particulièrement honteux qui s'est produit lors d'une manifestation du syndicat agricole à Bruxelles alors qu'il était agriculteur conventionnel et qui montre l'absence de respect du bien-être des animaux. Sur le chemin du retour s'est produite une altercation avec un transporteur de porcs hollandais. Les choses se sont envenimées avec des conséquences dramatiques pour les animaux transportés : « il y a des porcs qui se sont cassés les pattes, qui ont dû mourir en route. » L'agriculteur qualifie l'événement de « honteux » et d'« inacceptable », « nous étions dans une espèce de positionnement irrationnel. » Le fait d'avoir participé lui-même à la manifestation amplifie sans aucun doute ses sentiments de honte.

Peur et anxiété, colère, honte et culpabilité, ces émotions négatives sont qualifiées d' « émotions d'éloignement » dans le cadre de la théorie des émotions. Cette hypothèse se vérifie-t-elle pour nos données ? Le fait de ressentir ce type d'émotions accroît-il effectivement la distance des interviewés par rapport à l'agriculture conventionnelle, celle-ci devenant un « anti-but » ? Plusieurs observations attestent de cette influence du vécu émotionnel sur les comportements. Explorons-en deux.

La première concerne le cas de cet agriculteur wallon dont l'entreprise familiale produit du beurre de ferme depuis trois générations. En raison de l'incorporation d'un adjuvant de production industrielle, le beurre se rancit sans qu'il puisse maîtriser le problème. La fierté éprouvée jusqu'alors se transforme en un rejet du mode de production conventionnelle : « C'est pour cela que j'ai été dégoûté du système ». Le seul moyen pour lui de solutionner le problème était d'éliminer le produit et de passer au bio : « J'étais persuadé que le bio était vraiment le créneau. »

Un second exemple est cet agriculteur picard qui a trouvé un sanglier mort en bordure d'un champ. Il présente cet événement, et d'autres, comme « (un) des contacts avec les pesticides qui m'ont amené à changer ». Le second « contact », est la paralysie du menton. Le déni du représentant de la firme phytosanitaire le rend « furieux ». Et il poursuit son récit : « En rentrant à la maison et en discutant avec mon épouse qui était déjà très sensibilisée à un certain nombre de ces problématiques, on s'est dit 'bon, il n'y a pas 50 solutions, on remet en cause ce modèle' ».

Dans ces deux exemples, on voit que le vécu émotionnel est lié très étroitement – et quasi immédiatement – au changement de comportement. D'autres cas existent sans doute, moins perceptibles au travers des entretiens, où le rapport est plus lâche et/ou plus différé.

3. L'approche de l'agriculture biologique

On s'intéresse à présent aux stratégies mises en place par les agriculteurs pour tenter de quitter l'état d'inconfort cognitif et émotionnel décrit à l'étape précédente. On sait que Festinger distingue d'une part la rationalisation cognitive (l'individu adapte son attitude au comportement problématique) et de l'autre, la rationalisation comportementale (c'est l'inverse qui se produit). Compte tenu des caractéristiques de la population de notre recherche – des agriculteurs effectivement convertis au bio – nous avons bien évidemment affaire à des personnes chez qui la rationalisation comportementale l'a emporté. Toutefois, la plupart de nos interviewés ont expérimenté la stratégie de la rationalisation cognitive avant de se convertir. Dans la première section de cette partie, nous présentons brièvement cette première stratégie. Nous décrivons ensuite plus longuement, dans la seconde section, la stratégie de rationalisation comportementale, qui va être accompagnée d'une seconde gamme d'émotions : les émotions d'approche. Pour que cette stratégie triomphe – et donc pour que la conversion au bio se produise effectivement – certaines conditions doivent être réalisées, selon Rimé (1995). Nous les détaillons dans la troisième section.

3.1. La rationalisation cognitive ou « je continue à y croire en oeuvrant au cœur du système conventionnel »

La rationalisation cognitive est donc bien la première stratégie mise en place par la plupart de nos interviewés. Ils continuent à croire qu'il est possible de changer le système de l'intérieur, soit en protestant, soit en adoptant des méthodes alternatives au sein de l'agriculture conventionnelle. Ainsi, ils essaient de réduire la dissonance en argumentant pour eux-mêmes qu'il y a moyen de résoudre les problèmes au sein même du système, ce qui leur permet de ne pas devoir quitter celui-ci. C'est ainsi que la plupart des agriculteurs interviewés disent avoir pris conscience de longue date que l'agriculture conventionnelle ne répond pas à leur conception de la nature et de l'agriculture. Ils se sont mis en quête d'alternatives telles que les méthodes d'enherbement (pour les éleveurs de bétails), de lutte intégrée (pour les fruiticulteurs), de rotation de cultures (pour les cultivateurs de légumes), etc. Certains ont cru pouvoir infléchir le fonctionnement du système en militant au sein des syndicats agricoles ou en occupant des postes dans les chambres d'agriculture. Grâce à la croyance en l'efficacité de leurs actions, ils ont continué à croire en l'agriculture conventionnelle. Bref, si leurs comportements se sont modifiés à la marge, ils ont utilisé principalement la stratégie de la rationalisation cognitive.

Toutefois, à un moment donné, cette stratégie de changement « au sein du système », ne suffit plus. En d'autres termes, la stratégie de la rationalisation cognitive montre ses limites. Selon Rimé, il arrive que la rationalisation cognitive ne soit pas la bonne stratégie. « Si l'individu ne peut modifier sa perception de l'événement en accentuant ses aspects positifs ou en y trouvant un sens particulier, il ne pourra restaurer le sens qu'en modifiant son schème de vie et en accommodant celui-ci à l'expérience nouvelle et à ses conséquences. Pour y parvenir, il devra généralement changer certains de ses objectifs. Après un événement de vie en effet, souvent on modifie la signification et la structure de son existence, on réorganise ses priorités, on change sa vision de soi-même et de la vie, et on entreprend de nouveaux projets (Rimé, 1995, p. 328). » Citant Victor Frankl (1959, p. 123), il estime que « (...) l'être humain n'est jamais pleinement assujéti aux conditions extérieures. Il peut à tout moment définir ce que son existence sera dans les moments qui suivent » (Rimé, 1995, p. 328).

Concrètement, pour ce qui nous occupe, la conversion vers le bio est envisagée à l'occasion d'un deuxième épisode de dissonance cognitive qui se greffe sur le premier épisode et en augmente l'ampleur. Deux cas de figure se présentent ici.

Le premier a lieu lorsqu'un événement biographique à forte charge émotionnelle intervient. Il peut s'agir, par exemple d'un problème de santé grave suite à l'utilisation de pesticides, ou de la découverte de la pollution de la nappe phréatique en raison des nitrates issues de sa propre exploitation. Une dissonance cognitive s'installe entre la cognition « j'exerce le métier d'agriculteur le mieux possible » et « malgré cela, le métier reste nocif ». La tension devient trop forte et seul un changement de comportement peut parvenir à la résoudre. Dans ce cas, l'agriculteur décide de changer radicalement son comportement et de se convertir au bio.

Le deuxième cas de figure se présente en dehors de tout événement biographique. Ici, l'agriculteur se rend progressivement compte que le décalage entre le métier d'agriculteur conventionnel « amélioré » et le métier d'agriculteur bio n'est plus tellement important et que ce dernier comporte des avantages (monétaires ou non monétaires). Ici, l'écart entre les cognitions « j'exerce le métier d'agriculteur conventionnel 'amélioré' » et « l'agriculture bio apporte des gains » se résout également au travers d'un changement de comportement, la conversion. En termes piagétiens nous pourrions parler du passage de l'assimilation à l'accommodation (Piaget, 1968). En effet, à un moment donné, les nouvelles informations ne peuvent plus être assimilées par le système cognitif existant et produisent un basculement dans un système cognitif alternatif. Ce passage se passe presque imperceptiblement, sans rupture apparente. C'est bien la présence/absence d'un événement biographique chargé émotionnellement qui fait la différence entre les deux groupes.

À ce moment interviennent les émotions d'approche vers l'agriculture biologique. Il ne suffit pas d'être dégoûté de l'agriculture conventionnelle et d'être aux limites de la rationalisation cognitive, encore faut-il que ce soit justement l'agriculture biologique qui offre la réponse adéquate à la quête d'alternatives. Aux émotions d'éloignement à l'égard de l'agriculture conventionnelle succèdent des émotions d'approche à l'égard de l'agriculture bio. C'est ce que nous allons décrire dans la section suivante.

3.2. La rationalisation comportementale ou « je me convertis à l'agriculture biologique »

Selon Garcia-Prieto et al., les émotions d'approche sont « ressenties lorsqu'on est attentif, alerte, en phase d'exploration, désireux d'apprendre et se réjouissant du futur. » (2005, p. 204). Cette nouvelle situation cognitive déclenche des manifestations joyeuses telles que l'espoir, l'enthousiasme, le plaisir, l'exaltation, le triomphe. Ainsi, les problèmes de compréhension intervenus pendant l'épisode émotionnel négatif (remise en question du système agricole conventionnel) se voient comblés par de nouvelles connaissances (du système agricole bio).

Les manifestations de peur, de colère et de honte conduisent plusieurs de nos interviewés à se détourner de l'agriculture conventionnelle et à se convertir. C'est à ce moment que l'agriculteur se met en position de découverte, sur le plan cognitif et social. Y contribuent la lecture de brochures et d'ouvrages, la rencontre d'agriculteurs bios installés, ou de leurs organisations. Ces rencontres provoquent, selon les cas, une curiosité, un émerveillement, une « envie profonde », un sentiment « d'avoir enfin trouvé sa voie » ou plus matériellement, la découverte heureuse de l'existence de subsides publics pour la conversion. Elles constituent la période émotionnelle d'attraction vers le bio.

On continuera à explorer ces émotions d'approche en regardant à présent les différentes conditions qui doivent être réunies pour effectivement passer à l'acte de conversion. Nous explorerons comment elles jouent – ou ne jouent pas – dans la conversion de nos interviewés vers le bio. En effet, selon Rimé, pour que l'individu

puisse résorber les divers impacts émotionnels et durablement sortir de la crise, plusieurs conditions doivent être réunies, à savoir les conditions socio-affectives, les conditions pragmatiques et les conditions cognitives. (p. 335-342) Les premières reposent essentiellement sur des réactions affectives de l'entourage, telles que le réconfort, l'apaisement, la présence bienveillante, la disponibilité, les manifestations d'estime et de réassurance. Les conditions pragmatiques concernent des actions concrètes mises en œuvre par l'entourage ou par la personne elle-même. Enfin, les conditions cognitives consistent en la recherche d'un sens nouveau donné à l'activité. Elles sont considérées comme la clé essentielle dans la résolution de la crise émotionnelle.

3.3. Les conditions de la conversion

3.3.1. Les conditions socio-affectives

Les conditions socio-affectives désignent le soutien affectif de l'entourage : famille, amis, voisins, clients.

La moitié des interviewés déclare avoir trouvé un soutien important auprès de son partenaire ou de ses parents. Chez certains, comme chez cet agriculteur picard, l'épouse constitue l'élément central de la sortie de crise. C'est auprès d'elle qu'il cherche du soutien après ses multiples expériences négatives. Il la considère comme sa confidente. Elle partage avec lui les critiques de l'agriculture conventionnelle et l'envie de donner un autre sens à la vie. Un horticulteur picard considère sa femme comme le véritable « moteur » du projet de conversion, lui-même étant en proie à des angoisses. La majorité des viticulteurs alsaciens bio met en avant le rôle stimulant du père dont ils ont repris le vignoble. Dans plusieurs cas, celui-ci s'était déjà détourné des pratiques intensives et voyait dans la conversion par le fils la réalisation d'un vieux rêve. Dans un autre cas, c'est le frère qui donne le coup de pouce affectif. Toutefois, quatre agriculteurs interviewés ont dû faire face à des attitudes d'indifférence ou d'hostilité de la part de leur famille proche.

Quant aux voisins ou habitants du village, certains interviewés, surtout les pionniers, ont été confrontés à de la moquerie, voire de l'hostilité ouverte. Les amis n'ont guère joué de rôle d'encouragement, à l'exception de ceux qui faisaient partie du cercle d'agriculteurs déjà convertis ou en voie de l'être. Les interviewés insistent d'ailleurs sur l'importance du soutien de cette communauté de pratiques naissante au début de leur conversion. Quelques-uns ont bénéficié du soutien affectif de personnes extérieures au monde agricole. C'est justement ce regard « extérieur » qui les conforte dans leur processus de conversion. « Le fait d'avoir des clients venant de tous les horizons et quand même plutôt des cadres, des cadres supérieurs, nous a aussi permis d'accéder à une dimension qui n'était pas la nôtre, c'est-à-dire une approche très extérieure à l'agriculture, avec un regard différent, et du coup une sensibilisation à une ouverture d'esprit beaucoup plus grande. Et ça nous a aidés à passer en bio. »

3.3.2. Les conditions cognitives

La sortie durable d'une crise n'est possible que grâce à l'élaboration d'une nouvelle représentation du monde et de soi. Un nouveau schéma cognitif doit se construire sur les ruines de l'ancien. Comme nous l'avons vu dans la première partie de cet article, la plupart des agriculteurs interviewés s'étaient engagés de longue date dans un processus de remise en question de l'agriculture conventionnelle et de recherche d'alternatives. Le saut vers l'agriculture bio appelle toutefois un nouveau regard sur l'agriculture, ce qu'on peut appeler aussi un « recadrage » (Watzlawick et al., 1975). En effet, l'agriculture bio ne se limite pas à un changement marginal au niveau de certaines techniques, mais implique une approche globale. La conversion est à prendre dans le sens profond du mot et concerne aussi bien les pratiques que la conception de soi et du monde. Il est donc véritablement question de la création d'un nouveau regard, sur soi en tant qu'agriculteur, sur la pratique agricole au sein de la ferme ainsi que sur le système agro-alimentaire dans son ensemble. Comment et par qui ces nouveaux regards sont-ils amenés ? Trois réponses se dessinent : la lecture d'ouvrages et de revues, les stages et formations et la rencontre d'autres agriculteurs bios.

Presque tous les interviewés déclarent avoir dévoré des ouvrages et autres publications sur l'agriculture bio. Un des pionniers du bio en Wallonie déclare : « Un de mes collègues de bureau m'a passé le livre de Claude Aubay sur l'agriculture biologique, je l'ai lu d'une traite tellement c'était intéressant. Et à la fin de son livre, il dit qu'il cherche des gens qui veulent faire du bio. Je lui ai écrit et il me dit : vous tombez bien, car en mars ou avril je fais un séminaire de formation ici en Belgique. Je me suis inscrit, en 78, pendant une semaine. Et après, j'ai commencé. »

Une minorité d'interviewés a effectué des stages, dont certains à l'étranger, pour s'approprier les connaissances utiles. C'est surtout en Alsace que des formations sur la viticulture bio ont été d'un grand soutien dans l'appropriation de nouvelles connaissances. « Il y a vraiment énormément de modules qui sont portés sur le bio parce que la personne qui est responsable (est celle) par qui la viticulture bio s'est développée en Alsace. Il est vigneron et aussi professeur. C'est grâce à lui si aujourd'hui (...) ça a vraiment explosé. ». Prenons également le cas de ce fruiticulteur flamand, qui s'était déjà converti à la production intégrée, mais qui souhaitait, avec d'autres, explorer les possibilités de l'agriculture bio. Ensemble, ils ont organisé une rencontre avec un consultant bio, « qui nous a donné le sentiment que le bio, c'est possible ». Ensuite, un grand besoin de savoir plus s'est emparé du groupe, qui a entrepris de suivre des stages, des cours à l'étranger.

Dans la plupart des cas, les démarches d'approche comprennent une composante relationnelle forte. Il n'est plus question ici essentiellement de soutien affectif, comme c'était le cas plus haut, mais bien d'apport d'informations et de connaissances. La situation d'incertitude créée par la remise en question de la pratique agricole traditionnelle trouve, la plupart du temps, une issue positive grâce à la rencontre d'une personne – consultant ou agriculteur bio – qui inspire confiance. Cette confiance est fondée, d'une part, sur l'expertise, et d'autre part, sur la qualité

de la relation. Ce type de rencontre déclenche un travail d'exploration, d'étude, de formation, etc. De ce point de vue, il est frappant de constater que les agriculteurs, à la presque unanimité, mettent en avant le rôle essentiel joué par les rencontres avec des agriculteurs bio déjà installés, désireux de partager leurs connaissances, tel cet agriculteur flamand qui décide de participer à une visite de ferme bio, organisée par le syndicat alternatif. Lors de cette visite, en discutant avec le fermier et le responsable syndical, en feuilletant des dépliants sur le bio et en observant la ferme, il s'est dit : « C'est cela, c'est cela, j'ai enfin trouvé ce que je cherche ! » Ce même agriculteur, émerveillé par sa découverte, prend, par la suite, contact avec diverses personnes : un consultant bio, le responsable bio du cabinet ministériel, un fonctionnaire, etc.

3.3.3. *Les conditions pragmatiques*

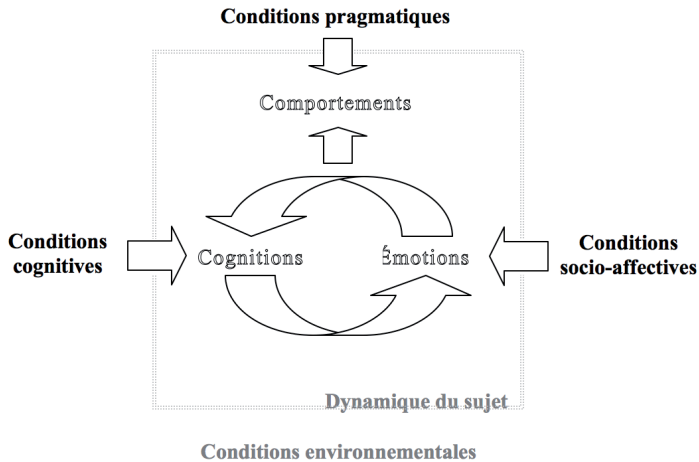
Pour que la conversion puisse se réaliser, il ne faut pas seulement pouvoir bénéficier de l'encouragement des proches et comprendre/connaitre le fonctionnement du bio, encore faut-il être capable de mener à bien, de façon concrète, la conversion, et de trouver l'aide nécessaire pour ce faire.

La plupart des agriculteurs interviewés attribuent un rôle important à leur propre personnalité dans la conversion vers le bio. Écoutons cet agriculteur flamand : « je suis par nature quelqu'un qui aime organiser et créer des choses. J'ai aidé ces deux coopératives à naître. Je connais les banquiers ici à Ostende, qui ont pris en charge l'aspect financier. Dès que cela devient de la routine, ça ne m'intéresse pas. »

À côté de la personnalité, les coups de pouce d'organismes de soutien du bio, du système commercial, ou encore des pouvoirs publics ont toute leur importance. Plusieurs agriculteurs ont pu bénéficier de conseils pointus d'un agronome qui leur a montré que la conversion est techniquement possible, et sans trop de risque. Tel est le cas de cet éleveur de bétail en Flandre : « Comment cela se passe ? Tu vas à une foire sur l'agriculture bio et tu demandes un peu de lecture sur la conversion. Et puis, tu prends contact avec eux et ils envoient un expert. »

Pour trois agriculteurs, des débouchés commerciaux ont constitué un incitant. Pour un d'entre eux, éleveur de vaches laitières en Picardie, la laiterie a joué un rôle fondamental : « On a été voir la laiterie et on lui a dit qu'on peut faire du lait naturel à hauteur de 250.000 litres et qu'on est capable de le faire en bio. La laiterie nous a rappelés après. (...) Avec la vache folle, il y a eu un mouvement des consommateurs et ils ont dit que peut-être ils avaient un petit marché bio à prendre. (...) On était la première ferme en lait bio ».

On peut considérer que la plupart des conditions que nous avons décrites se situent dans l'environnement du sujet : son environnement socio-affectif (la famille, les amis, les clients), son environnement cognitif (les ouvrages, les formations, les savoirs communiqués par des pairs), son environnement institutionnel (les organismes de soutien du bio, les pouvoirs publics). On peut en outre faire l'hypothèse que chaque secteur de l'environnement influence de manière privilégiée une des

Schéma 2 : Dynamique du sujet et conditions environnementales

dimensions de la dynamique du sujet : respectivement les émotions, les cognitions et les comportements. Ceci nous permet, en complétant le schéma présenté plus haut, d'arriver au modèle suivant, qu'il conviendrait de tester de manière plus précise, en procédant à d'autres recherches.

3.4. L'installation dans la nouvelle activité

Rappelons que, suivant en cela Frijda et coll. (1991), Rimé (p. 51) réserve le concept d'émotions pour les états affectifs caractérisés par la rupture. Les émotions marquent un moment (ou un épisode) de remise en question fondamentale, de ré-orientation de la vie, de recherche d'un sens nouveau. Une fois la réorientation entreprise, les affects prennent en quelque sorte la relève. Lorsque les perspectives sont jugées favorables, les affects positifs tels que l'espoir, l'enthousiasme, l'excitation, l'exaltation, la joie envahissent l'individu. Dans le cas contraire, l'individu est envahi à nouveau par des affects négatifs tels que l'anxiété et le désespoir.

Lorsque la nouvelle orientation prise aboutit à un sentiment de bien-être profond, une joie intense, une sérénité puissante, voire une euphorie s'installent. Csikszentmihalyi (1990) parle alors d'expérience optimale. Celle-ci s'explique d'une part, par une harmonie profonde entre les diverses composantes de l'individu et de son environnement, et d'autre part, par la présence d'un défi. Sans ce dernier, l'harmonie risque de tomber dans l'ennui. Dans le domaine qui nous intéresse, il peut s'agir d'un sentiment d'avoir « enfin trouvé la voie » ou de la redécouverte du plaisir dans le travail de la terre. Nous le verrons plus loin.

Pour illustrer les affects, nous élargissons à l'ensemble des agriculteurs bio interviewés ; ainis, nous pouvons considérer aussi ceux qui se sont engagés d'emblée

dans le bio, ce qui fait un total de 47 personnes. Parmi les nombreux affects traités dans la littérature (Frijda et al., 1991 ; Izard, 1977), nous avons retenu les types suivants, qui sont les plus présents dans notre matériau : le plaisir (dans le travail au quotidien, dans les échanges, au niveau sensoriel), la sérénité, la créativité et la connaissance, la liberté.

3.4.1. *Le plaisir*

L'ensemble des agriculteurs témoigne, d'une façon ou d'une autre, du plaisir de travailler la terre, de soigner les animaux, de s'occuper du verger ou de la vigne. La petite taille de l'exploitation et la variété des productions sont, pour la plupart des interviewés, intrinsèquement liées à la pratique du bio, sans quoi celui-ci serait amputé de tout plaisir : « La pluri-activité est un des moyens qui permet de pouvoir arriver à faire quelque chose dont on a envie et qu'on aime. Sinon, je ne pourrais pas y arriver » (horticulteur de Picardie). Les maraîchers et les fruiticulteurs soulignent le plaisir de pouvoir travailler sans danger d'intoxication : « En faisant du bio, le travail devient plus sain et plus agréable. Élaguer les pommiers sans être entouré d'un nuage de produits toxiques, c'est un vrai plaisir » (fruiticulteur wallon).

Le contact avec la terre et les animaux occupe également une place importante. Un maraîcher picard compare le travail dans les champs au travail du potier, tous deux manipulant la terre. L'odeur et le toucher des vaches rappellent à un agriculteur flamand sa chambre d'enfant entourée d'étables l'exposant aux bruits, aux odeurs, aux sensations diverses.

Le plaisir du « goût » est particulièrement présent chez quatre des cinq arboriculteurs interviewés en Nord-Pas-de-Calais. Ils décrivent les pommes du verger au travers de leurs tanins, parfums, sucres, acides. Le plaisir de la dégustation se double de la considération qu'il s'agit de fruits « non stressés » : « (...) La particularité d'un produit bio, et je l'ai remarqué parce que je consomme beaucoup de fruits, est qu'il n'est pas stressé. Il y a eu moins d'engrais. On récolte ce que la plante veut bien nous donner. Et donc, quand vous mangez un produit bio, vous ne devez pas avoir de maux d'estomac. (...) Parce que la plante n'a pas été stressée. »

Le plaisir de déguster s'élevé à une véritable passion chez tous les viticulteurs alsaciens interviewés : « La dégustation du vin devrait essentiellement être une rencontre d'abord émotionnelle, et intellectuelle dans un deuxième temps. ». Certains établissent ainsi un lien de ressemblance entre le vin, le terroir et le viticulteur lui-même : « C'est vraiment d'essayer de faire un vin qui ressemble à ce paysage, alors aussi qui nous ressemble à nous. » Pour ce même viticulteur, le vin revêt presque la valeur d'un objet de culte au travers son investissement en « sens » et son rôle de partage avec les autres. Bref, chez la plupart des viticulteurs interviewés, nous constatons des liens étroits entre plaisir, goût, identité.

Gracia-Prieto et coll. (2005, p. 203) soulignent que les affects d'accomplissement (dont la joie) entraînent un désir de partage avec les autres. On retrouve dans nos données ce plaisir lié aux échanges, par exemple chez ce couple d'horticulteurs

flamands préoccupés par le bon climat de travail dans leur exploitation : « Il est important pour nous que tous se sentent bien dans notre ferme, que la nourriture soit vraiment bonne, qu'il y ait du soin pour chacun, qu'il y ait des sentiments pour chacun. C'est important pour moi : quelqu'un qui se sent bien, cultive bien et transmet un peu d'amour aux légumes. »

Quelques interviewés évoquent le plaisir lié à la beauté de la nature environnante, tel que l'exprime cet agriculteur wallon : « L'air pur, les odeurs, les fleurs, la vue. On est dans un bel environnement. Et puis pour les enfants, quand ils sortent, ils ont tout l'espace ici. Les insectes, les fleurs, donc un environnement vivant autour de soi. ».

3.4.2. La sérénité

Pour 28 agriculteurs interviewés, la bio est une question de philosophie de vie, de conviction profonde, nécessaire pour l'épanouissement de soi. Ainsi, pour une agricultrice picarde « C'est une éthique, une mission. On a la sensation de nourrir les gens correctement. Depuis que je fais le fromage en bio, je suis plus sereine. Je nourris les gens, ça me soulage. Franchement, on est soulagé, on est clair dans notre tête, dans ce qu'on fait. » Un agriculteur picard, président de l'association de défense de la bio dans sa région, « s'engage à fond ». Et c'est bien cette implication en profondeur qui lui procure son sentiment de bien-être et de sérénité. L'engagement dans l'action collective nourrit également sa soif de vivre en cohérence avec ses convictions, « Pourquoi je m'engage là-dedans ? Pourquoi j'y mets une telle énergie, plus que pour mon exploitation ? Ce que ça m'apporte : des relations humaines très fortes, le sentiment d'être utile. (...) Et en même temps, on se dit à chaque fois qu'on aide quelqu'un à avancer, eh bien, quelque part il grandit un peu et c'est nous-mêmes qui grandissons. On sauve aussi des agriculteurs, des êtres humains. »

3.4.3. La créativité

Nous avons observé chez 24 interviewés une quête de connaissance, comme un des effets du conflit cognitif généré par un événement émotionnel. Le défi que pose la bio aux potentialités de créativité et de connaissance est, en effet, mis en avant par beaucoup. Ce défi combine le sentiment de maîtrise et le sentiment d'épanouissement ; dans les termes de Boltanski et Thévenot (1991), il illustre un compromis entre le « monde industriel » et le « monde inspiré ». Plusieurs interviewés estiment avoir redécouvert le métier d'agriculteur, tel que cet arboriculteur du Nord-Pas-de-Calais : « J'ai redécouvert mon métier. J'ai dû repotasser, reprendre mes bouquins et comprendre l'agrobiologie végétale et animale. Bref, on est beaucoup plus observateur, plus respectueux également. »

La construction de nouvelles connaissances contribue à la construction d'une communauté de pratiques (Wenger et al., 2002)³, comme l'évoque ce même agriculteur wallon : « Vous savez quelque chose et ça fait plaisir de le partager et de dire par exemple : 'tiens, pour ton problème de mouche dans ta culture, fais comme moi,

moi j'ai fait comme ça et je n'ai plus de problèmes'. On a l'impression qu'on est quelqu'un parce que les autres ont besoin de connaître ce qu'on fait. On devient responsable de sa production. »

3.4.4. *La liberté*

Le bio génère chez 30 interviewés des sentiments intenses d'autonomie et de liberté, comme l'exprime ce viticulteur alsacien : « Pas dominé ni par un cadre professionnel, ni par des supérieurs, ni par une philosophie dogmatique. Cette liberté est importante pour moi. » Il est rejoint dans son appréciation par plusieurs de ses collègues viticulteurs : « On se sent plus libre parce qu'on utilise des choses qui sont à la portée de votre main. On a moins de dépendance. » Ou encore : « Il faut que les gens arrêtent un peu de regarder la télé, qu'ils lisent, qu'ils se rencontrent, qu'ils boivent ensemble un café, un verre de vin, pour causer. Et là, on peut se faire des raisons, on peut se dire : 'on veut un autre pain, et bien moi, j'achète le pain pour le groupe, et puis, toi, tu achètes le fromage'. Et on s'autonomise, on redevient un peu plus autonome. »

Cette quête de liberté, de responsabilité, d'autonomie, place l'agriculteur bio dans une posture d'artisan, cherchant à maîtriser individuellement et collectivement non seulement les connaissances utiles au métier, mais aussi les instruments techniques et financiers. Cette posture s'inscrit en opposition à celui de l'agriculteur conventionnel qui, lui, est considéré comme un rouage d'un système qui le dépasse⁴.

3.4.4. *La fierté*

La moitié des interviewés dit explicitement ressentir des sentiments de fierté ou de satisfaction profonde. Chez un agriculteur picard, les premiers mots qui lui viennent à l'esprit, sept années après la conversion sont « être libre », suivi immédiatement d'un sentiment de fierté : « avec mon épouse, nous sommes très fiers. (...) fiers de ne pas participer à un modèle qui de toute façon emmène la terre vers de grands problèmes. » Une agricultrice picarde parle de « fierté paysanne ». Un maraîcher flamand se dit être heureux que « mes enfants sont fiers de mon exploitation ».

4. Conclusion

Cette contribution porte sur les processus psychologiques qui permettent de comprendre la transition des agriculteurs du conventionnel vers le bio. Deux théories ont été mobilisées, celle de la dissonance cognitive et celle des émotions. Elles se rejoignent sur plusieurs points, que nous avons mis en relief au terme de la première partie. Elles comportent aussi des hypothèses spécifiques. Dans quelle mesure celles-ci éclairent-elles notre objet de recherche ?

Pour ce qui est de la théorie de la dissonance cognitive, la distinction entre rationalisation cognitive et rationalisation comportementale se révèle particulièrement pertinente pour décrire les deux stratégies mises en place successivement par la plupart des interviewés, lors de la seconde étape de la transition vers le bio.

Plusieurs apports spécifiques de la théorie des émotions se révèlent également pertinents. De manière générale, cette théorie permet une description fine de la gamme des émotions et affects ressentis par les interviewés, au cours des différentes étapes de la transition. Mais elle met surtout en relief le rôle particulier que jouent ces émotions et affects. En particulier, elle identifie, lors de la première étape, le rôle que jouent des émotions comme la peur, la honte, la colère, etc. dans le désinvestissement du sujet par rapport à l'agriculture conventionnelle. Elle permet aussi de montrer comment les émotions d'approche focalisent le sujet en transition vers un nouvel objet ; plus précisément, elle rend compte du passage de la stratégie de rationalisation cognitive à une stratégie de rationalisation comportementale dirigée spécifiquement vers le bio. Enfin, la problématique des conditions élargit l'analyse. Au-delà des processus psychiques du sujet, elle nous rend sensibles à l'environnement dans lequel celui-ci évolue. Elle crée ainsi un « pont » entre des études psychologiques, comme celle que nous avons réalisée, et d'autres travaux plus macro, qui portent sur les associations qui soutiennent le bio, sur les politiques (agricoles, mais aussi d'aménagement de l'espace), ou encore sur le fonctionnement du marché des produits agricoles : autant d'éléments nécessaires à prendre en compte pour avoir une vue globale de l'évolution de l'agriculture bio⁵. ■

Notes

1. Divers thème ont ainsi été exploré et ont donné lieu à une publication. Le lecteur se reportera, en bibliographie, aux ouvrages et articles au nom des trois auteurs.
2. Voir Nizet, Van Dam, Dejardin (2009).
3. Wenger et coll. définissent la communauté de pratiques comme un groupe qui interagit, apprend ensemble, constitue des relations et à travers cela développe un sentiment d'appartenance et d'engagement mutuel.
4. Pour approfondir ces deux rapports aux connaissances, voir Van Dam et coll. (2009), p. 71-82.
5. C'est à une recherche de ce type que travaillent à présent Denise Van Dam, Jean Nizet et Michel Streith : elle porte sur le bio en Alsace et met en œuvre une approche multidisciplinaire recourant à la sociologie, à l'économie, à l'anthropologie, à la géographie et à la science politique.

Bibliographie

- Aronson, E. (1972). *The social animal*, New York, Viking.
- Beauvois, J.L., Joule R.V. et Monteil J.M. (1996). *Perspectives cognitives et conduites sociales (V)*, Paris, Delachaux et Niestlé, coll. Actualités et Sciences sociales.
- Beauvois, J.L. et Deschamps J.C. (1990). Vers la cognition sociale, in Ghiglione, R., Bonnet, C. et Richard, J.F. (Eds), *Cognition, représentation, communication, Traité de psychologie cognitive 3*, Paris, Dunod, p. 1-104.
- Boltanski, L. et Thévenot, L. (1991). *De la justification. Les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard, coll. NRF Essais.

- Carver, S.C. et Scheier, M.F. (1999). Themes and Issues in the Self-regulation of Behavior, in Wyer, R. (Ed.), *Perspectives on Behavioural Self-regulation : Advances in Social Cognition*, Mahwah, Lawrence Erlbaum Associates, p. 1-105.
- Cooper, J. (2006). Unwanted Consequences and the Self : in Search of the Motivation for Dissonance reduction, in Harmon-Jones, E. et Mills, J. (Ed.). *Cognitive Dissonance. Progress on a Pivotal Theory in Social Psychology*, Washington DC, American Psychological Association, p. 149-173.
- Csikszentmihalyi, M. (1990). *Flow : the Psychology of Optimal Experience*, New York, Harper and Row.
- Damasio, A. (2006). *L'erreur de Descartes. La raison des émotions*, Paris, Odile Jacob.
- Dewey, J. (1938). *Experience and Education*, New York, Collier Books.
- Festinger, L. (1957). *A theory of Cognitive Dissonance*, Stanford, Stanford University Press.
- Frankl, V. (1959). *Man's search for meaning*, Boston, beacon Press.
- Frijda, N.H. (1986). *The emotions*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Frijda, N.H., Van Goozen, S., Mesquita, B. et Sonnemans, J. (1991). The Duration of Affective Phenomena or Emotions, Sentiments and Passions, in Strongman, K.T. (Ed.), *International Review of Emotion*, Chichester, Wiley, UK., vol. 1, p. 187-225.
- Garcia-Prieto, G., Tran, V. et Wranik, T. (2009). Les théories de l'évaluation cognitive et de la différenciation des émotions : une clé pour comprendre le vécu émotionnel au travail, dans Delobbe, N., Herbach, O., Lacaze, D. et Mignonac, K. (Ed.) (2009). *Comportement organisationnel*, Bruxelles, De Boeck, vol. 1, p. 195-222.
- Harmon-Jones, E. et Mills, J. (Ed.). *Cognitive Dissonance. Progress on a Pivotal Theory in Social Psychology*, Washington DC, American Psychological Association.
- Herbach, O. et Mignonac, K. (2009). Les émotions au travail, dans Delobbe, N., Herbach, O., Lacaze, D. et Mignonac, K. (Ed.) (2009). *Comportement organisationnel*, Bruxelles, De Boeck, vol. 1, p. 173-194.
- Izard, C. (1977). *Human emotions*, New York, Plenum.
- Legrand, M. (1993). *L'approche biographique*, Paris, Desclée de Brouwer.
- Lazarus, R.S. (1991). *Emotions and adaptation*, New York, Oxford University Press.
- Luminet, O. (2008). *Psychologie des émotions. Confrontation et évitement*, Bruxelles, De Boeck.
- Nizet, J., Van Dam, D. et Dejardin M. (2008a). Les limites de la transmission familiale chez les viticulteurs bio alsaciens, dans : Burnay, N. et Klein, A. (Ed.), *Figures contemporaines de la transmission*, Namur, Presses Univesitaires de Namur, p. 347-358.
- Nizet, J., Van Dam, D. et Dejardin, M. (2008b). La cohérence des comportements professionnels et privés chez les viticulteurs biologiques alsaciens, *Recherches psychologiques et anthropologiques*, Vol. XXXIX, n° 2, p. 23-42.
- Nizet, J., Van Dam, D. et Dejardin, M. (2009). La dynamique des critiques chez les agriculteurs bios », *Esprit critique*, vol. 12, n° 1, <http://www.espritcritique.fr/publications/1201/esp1201article03.pdf>.
- Piaget, J. (1968). *La naissance de l'intelligence chez l'enfant*, Paris, Delachaux et Niestlé.
- Rimé, B. (2005). *Le partage social des émotions*, Paris, PUF, coll. Psychologie sociale.
- Sakai, H. (2006). A Multiplicative Power-function Model of Cognitive Dissonance : Toward an Integrated Theory of Cognition, Emotion and Behavior after Leon Festinger, in Harmon-Jones, E. et Mills, J. (Ed.). *Cognitive Dissonance. Progress on a Pivotal Theory in Social Psychology*, Washington DC, American Psychological Association, p. 267-294.

- Tajfel, H. (1981). *Human Groups and Social Categories*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Vaidis, D. et Halimi-Falkowicz S. (2007). La théorie de la dissonance cognitive. Une théorie âgée d'un demi-siècle, *Revue électronique de Psychologie sociale*, n° 1, p. 9-18, <http://RePS.psychologie-sociale.org>
- Van Dam, D., Nizet, Dejardin, M. et Streith (2009). *Les agriculteurs biologiques. Ruptures et innovations*, Dijon, Educagri.
- Van Dam, D. (2005), *Les agriculteurs bio, vocation ou intérêt ?* Namur, Presses Universitaires de Namur.
- Van Dam, D. (2007). L'agriculture biologique : un autre modèle agricole ou une opportunité économique ? dans Le Caro, Y., Madeleine, Ph., Pierre G. (Eds), *Agriculteurs et territoires*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.
- Van Dam, D. (2006). Une exploration des liens entre dynamiques identitaires et développement territorial : le cas des agriculteurs biologiques, *Ruralia*, vol. 18/19, p. 291-302.
- Van Dam, D. (2007), Les agriculteurs en quête de sens, *La Revue Nouvelle*, vol. 9, p. 53-61.
- Watzlawick, P., Weakland, J. et Fisch, R. (1975). *Changements, paradoxes et psychothérapie*, Paris, Seuil, coll. « Points/Essais », n° 130.
- Weick, K. (1995). *Sensemaking in Organizations*, Thousand Oaks, Sage.
- Wenger, E., McDermott, R., Snyder, W. (2002). *Cultivating Communities of Practice. A Guide to Managing Knowledge*, Harvard, Harvard Business School Press.